

L'ARCHÉOZOOLOGIE EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE

Wim Van Neer¹

L'archéozoologie, ou zooarchéologie, étudie les restes d'animaux mis au jour sur des sites archéologiques. En combinaison avec les études archéobotaniques, l'analyse faunique permet de reconstituer l'environnement passé et la façon dont les populations interagissaient autrefois avec les plantes et les animaux. Les restes les plus fréquemment découverts sont les ossements et les dents, mais on peut également retrouver des coquilles de mollusques, des plumes, des écailles de poissons, des fragments de coquilles d'œufs, des restes d'insectes ou des excréments d'animaux.

Les conditions de conservation varient énormément en Afrique subsaharienne et certaines régions ne livrent que très peu de faune. Les sols acides présents dans de grandes portions de l'Afrique entraînent la dissolution de la partie minérale des os, dents ou coquillages. Les restes fauniques trouvés dans ces régions proviennent donc principalement de grottes ou de structures particulières telles que des fosses, dans des sites plutôt récents. Un ensevelissement profond et rapide des restes animaux est essentiel pour une bonne conservation car il limitera la surface d'érosion et la destruction par les charognards, les bactéries et les moisissures. Les différents tissus animaux ont aussi des potentiels de préservation variables : l'émail de la dent se conserve mieux que la dentine ou que l'os, et l'os compact d'un mammifère se conserve mieux que l'os fin d'un oiseau. Cette conservation différentielle doit être gardée à l'esprit lorsqu'on interprète les pourcentages d'espèces ou la représentation des éléments du squelette au sein d'une même espèce. La présence exclusive de fragments dentaires de grands bovins sur un site est souvent le reflet de mauvaises conditions de conservation, par exemple.

Afin de ne pas biaiser les assemblages fauniques conservés sur un site, il est crucial d'effectuer un bon **échantillonnage**. Durant la fouille, les restes animaux peuvent être récoltés à la main dans la tranchée (**fig. 1**), mais il est important de tamiser le sédiment afin de retrouver les os plus petits qui, sinon, seront inévitablement perdus (**fig. 2**). L'expérience a montré que l'absence de tamisage induit une sous-représentation des petites espèces, mais aussi des petits os d'animaux de taille moyenne, voire de grande taille. Le tamisage, sec (**fig. 3**) ou humide selon le type de sol, s'effectue de préférence sur mailles de 2 mm. Cela garantit de retrouver les os de la plupart des mammifères, oiseaux et poissons. De

plus petits volumes de sédiments peuvent être échantillonnés séparément pour un tamisage plus fin sur mailles de 1 mm ou 0,5 mm, ce qui permet de corriger les valeurs obtenues au crible de 2 mm. De tels échantillons de sédiments peuvent également se partager avec les archéobotanistes qui s'intéressent par exemple aux graines et aux charbons de bois. Il est alors utile de s'accorder sur des stratégies d'échantillonnage avec les autres spécialistes avant la fouille. Lorsqu'on trouve des restes fauniques sur le site, il est important que les fouilleurs n'effectuent aucune sélection. Tous les restes d'animaux, y compris ceux qui peuvent sembler trop peu caractéristiques ou trop petits pour être identifiés, doivent être gardés pour être analysés par l'archéozoologue. De plus, la proportion de restes non identifiables dans un assemblage a également son importance car elle permet de mesurer le degré de fragmentation et donc l'état de conservation général. Il est évident que pour éviter que le matériel ne se détériore après la fouille, il faut veiller à l'emballer dans un sachet et l'entreposer de manière adéquate, sans oublier de toujours bien l'étiqueter. Lorsque les os sont encore humides, **il est préférable de les laisser sécher lentement, sans exposition directe au soleil** car un séchage trop rapide pourrait les faire éclater. En outre, des os humides emballés dans des sacs plastiques peuvent être attaqués par la moisissure. De même, les étiquettes peuvent être détruites si elles ne sont pas plastifiées ou protégées par un petit sachet en plastique. Il n'est pas nécessaire de trier les restes fauniques par groupe zoologique, l'archéozoologue le fera. Mais il est très important de veiller à emballer les restes plus petits et plus fragiles séparément des restes plus volumineux, car cela réduira les risques de dommages. Lorsqu'il s'avère que des objets finis ou semi-finis sont faits d'os, d'ivoire ou de coquillages, on les conserve souvent séparément en tant qu'artefacts. Il est utile de les montrer à l'archéozoologue qui peut fournir des informations sur la matière première utilisée.

L'**identification** de restes fauniques constitue l'étape suivante : trouver, pour chaque fragment, l'espèce animale et l'élément de squelette dont il provient. L'identification est basée sur la morphologie des os et leurs dimensions. D'autres informations pouvant parfois être tirées d'os isolés sont l'âge et le sexe de l'individu dont ils proviennent. On enregistre également les pathologies et les traces laissées sur les os, que ce soit par des hommes ou des animaux. Toutes ces données fournissent des informations utiles pour la reconstitution des modes de subsistance (stratégies de chasse, élevage et

¹ Institut royal des Sciences naturelles de Belgique, Bruxelles.



Fig. 1. Os provenant principalement de bœuf et de perche du Nil, récoltés à la main dans une installation de préparation alimentaire de Hiérakonpolis, époque prédynastique, Égypte. Les couleurs variant du jaune au brun, au noir, au gris et au blanchâtre, illustrent les différents degrés d'exposition au feu. La barre d'échelle est de 5 cm . (Photo © W. Van Neer.)



Fig. 2. Minuscules os de poissons retrouvés au tamis à maille fine. Provenance : Quseir al-Qadim du Haut-Empire romain, Égypte. (Photo © W. Van Neer.)



Fig. 3. Tamisage sec sur un site de fouilles du Nord-Est du Nigeria. (Photo © P. Breunig, Frankfurt , réf. SFB 268.)



Fig. 4. Squelettes modernes de poissons de longueur connue, utilisés à titre de comparaison pour l'identification d'os de poissons archéologiques. Cela permet d'établir l'élément du squelette, ainsi que l'espèce et de proposer une estimation de la longueur du poisson correspondant. (Photo © IRNSB Bruxelles.)

abattage des troupeaux dans le cas d'espèces domestiques, pratiques saisonnières, etc.). Une identification adéquate requiert des collections de référence constituées de squelettes d'animaux modernes identifiés correctement. Idéalement, les restes fauniques doivent être étudiés dans un laboratoire, un institut ou un musée disposant de vastes collections de spécimens comparatifs (**fig. 4**). L'Afrique compte quelques institutions correspondant à ces exigences, par exemple le National Museums of Kenya, ou l'IFAN, à Dakar, qui dis-

pose également de l'équipement nécessaire à la préparation des squelettes. Un archéozoologue bien entraîné peut aussi réaliser la majeure partie de l'identification sur le terrain, en utilisant une collection de référence limitée qu'il aura emportée avec lui. Manuels d'identification, atlas et publications traitant d'ostéométrie sont des outils utiles pour réaliser une identification sur le terrain ou au laboratoire, mais il est franchement déconseillé qu'un chercheur inexpérimenté effec-

tue des identifications sur cette seule base. Les atlas (**fig. 5**) fournissent des informations en deux dimensions seulement et ne reflètent pas la variation morphologique qui existe au sein d'une même espèce. L'identification de l'archéofaune africaine peut être problématique pour certains groupes zoologiques qui comprennent de nombreuses espèces de taille et de morphologie semblables. C'est le cas, par exemple, des antilopes et des poissons-chats. Certains éléments squelettiques peuvent être très caractéristiques (comme les mâchoires, les dents ou les parties internes osseuses des cornes) mais d'autres, tels que les côtes ou les vertèbres, ne peuvent généralement qu'être attribués à une classe de taille et seront par exemple étiquetés « bovidé de taille moyenne ». À côté de la faune sauvage africaine très variée, l'archéozoologue doit souvent aussi prendre en compte la présence possible d'animaux domestiques. Il n'est pas toujours simple de les reconnaître (voir Linseele, ce volume, pp. 214-217) : dans le cas de bovins domestiques, il peut exister des chevauchements avec le buffle africain ou de grandes antilopes, tant au niveau de la morphologie que des dimensions. Les moutons et les chèvres devront être distingués des antilopes de taille moyenne (telles que le céphalophe, l'oribi, etc.). Il n'est pas plus aisé d'identifier les poules domestiques qu'il convient de distinguer des nombreux galliformes sauvages qui peuplent l'Afrique (pintade, francolin ou perdrix). Étant donné l'importance attachée à la domestication et à la propagation des animaux domestiques, il est nécessaire de disposer d'études anatomiques comparatives de base qui définissent les caractères permettant de reconnaître les animaux domestiques. Cela a déjà été réalisé pour distinguer le bovin domestique du buffle africain, mais d'autres groupes tels que les galliformes doivent encore être analysés en détail. L'absence de tels travaux est principalement due au manque de squelettes comparatifs pour les diverses espèces. L'avancée de nos connaissances relatives à la poule domestique ne dépendra donc pas seulement de la disponibilité de nouveaux assemblages fauniques, mais aussi, parallèlement, des efforts visant à étendre les collections de référence modernes.

Une fois les identifications effectuées, les données peuvent être quantifiées et interprétées. La **quantification** consiste habituellement à compter le nombre de fragments identifiés (le *Number of Identified Specimens*, NISPs). Une seconde méthode, qui n'exclut pas la première, comporte le pesage individuel des os (*weighing*), partant de l'hypothèse de l'existence d'une relation entre masse osseuse et quantité de nourriture fournie par cette espèce. Établir le nombre minimum d'individus (*Minimum Number of Individuals* – MNIs) est une pratique qui n'est plus courante et n'est normalement plus appliquée que dans les cas où l'on

trouve des animaux complets. Il peut s'agir d'animaux enterrés intentionnellement ou de carcasses d'individus morts naturellement et qui se sont retrouvés dans une structure qui a pu fonctionner comme un piège. Les données sont présentées sous forme de tableaux et contiennent normalement des listes d'espèces indiquant pour chacune le nombre de restes identifiés, et d'autres listes reprenant la distribution des différents éléments du squelette.

La première étape de l'**interprétation** des restes fauniques consiste à comprendre comment ceux-ci ont été déposés et ce qui leur est arrivé entre le moment où un animal est mort et celui où ses restes ont été découverts durant la fouille. Cette **analyse** dite « **taphonomique** » doit précéder la reconstitution de l'environnement passé et des stratégies de subsistance. Bien que les humains soient habituellement les principaux accumulateurs de restes fauniques sur un site archéologique, d'autres agents peuvent également y contribuer. C'est particulièrement évident dans les grottes où les animaux peuvent mourir naturellement. Cela concerne non seulement les espèces troglodytes comme les chauves-souris, mais aussi des animaux blessés ou malades qui ont pu se réfugier dans les grottes. De tels animaux se reconnaissent à leur squelette plus ou moins complet et à la bonne conservation des os. Certains rapaces peuvent se percher près de l'entrée de grottes et leurs pelotes de réjection, qui contiennent principalement des os de petits mammifères et d'oiseaux, peuvent s'accumuler sous leurs perchoirs. Des restes de squelettes d'animaux plus grands peuvent être apportés par des carnivores comme des léopards et des hyènes ; ils sont habituellement reconnaissables à des modifications caractéristiques : traces de rongement et perforations, os patinés par les sucs gastriques. Un autre accumulateur produisant des marques caractéristiques est le porc-épic. Ce grand rongeur récolte des os (et des morceaux de pierre tendre) qu'il ronge pour aiguiser ses incisives (**fig. 6**). Un autre point à retenir est que tout matériel faunique qui se révèle associé à des restes culturels n'en est pas nécessairement contemporain. Certaines espèces sont fousseuses et peuvent non seulement perturber la stratigraphie d'un site, mais également introduire du matériel osseux plus récent quand des individus meurent dans leurs terriers. Outre ces intrusions tardives, un assemblage faunique peut aussi inclure des intrusions géologiques, à savoir des restes de nombreux animaux plus anciens qui étaient déjà présents dans le substrat lorsque les humains ont commencé à occuper le site, qu'ils ont remodelé par la suite. Il est évident que les intrusions tardives et géologiques ne doivent pas être utilisées pour la **reconstitution de l'environnement**. Les espèces dites « pénécotemporaines » qui n'ont pas

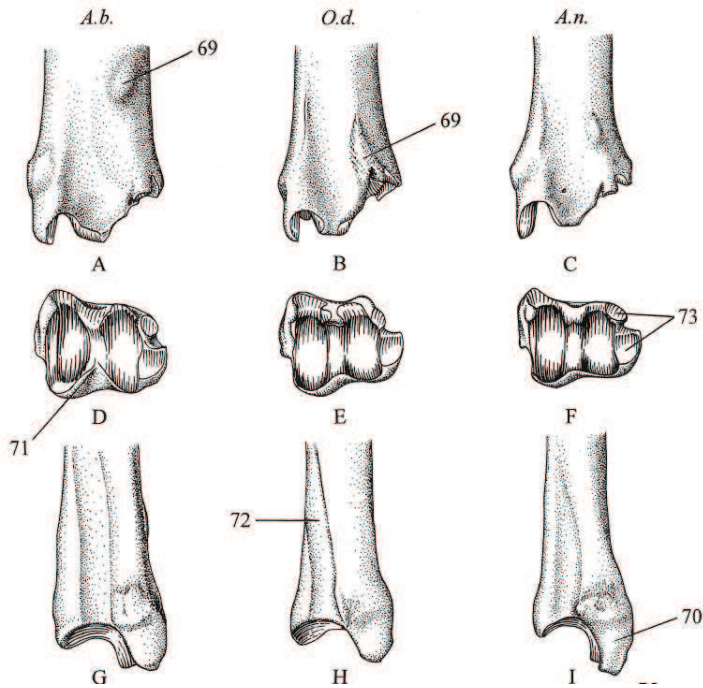


Fig. 5. Extrait d'un atlas d'identification illustrant les critères diagnostiques de trois antilopes africaines : bubale roux, oryx et addax. Cette planche montre le tibia distal du bubale roux (A.b.), de l'oryx (O.d.) et de l'addax (A.n.). (Extrait de Peters, J., Van Neer, W. & Plug, I. 1997. *Comparative postcranial osteology of Hartebeest (Alcelaphus buselaphus), Scimitar Oryx (Oryx dammah) and Addax (Addax nasomaculatus), with notes on the osteometry of Gemsbok (Oryx gazella) and Arabian Oryx (Oryx leucoryx)*. Collection « Annales de Sciences zoologiques », n° 280. Tervuren : MRAC, 83 p.)

été déposées intentionnellement par des humains, mais ont vécu et sont mortes naturellement sur le site au moment de l'occupation humaine (petits rongeurs, oiseaux, lézards, etc.) peuvent être intégrées dans l'analyse paléoécologique. En utilisant les besoins écologiques de l'espèce animale rencontrée, il est possible de reconstituer l'environnement passé, même si les résultats obtenus sont généralement moins précis que ceux des analyses archéobotaniques. Cependant, la faune donne souvent des informations complémentaires et, dans le cas où aucun reste botanique n'a été préservé, elle est alors seule à permettre des reconstitutions paléo-environnementales.

Le matériel anthropogénique d'un assemblage faunique permet de documenter l'**interaction entre les humains et les animaux** dans leur environnement. Cela inclut la reconstitution de leur approvisionnement en nourriture : celle-ci était-elle constituée de charognes ou obtenue par chasse et par pêche, ou bien l'élevage faisait-il partie des stratégies de subsistance ? En plus d'être une source de nourri-

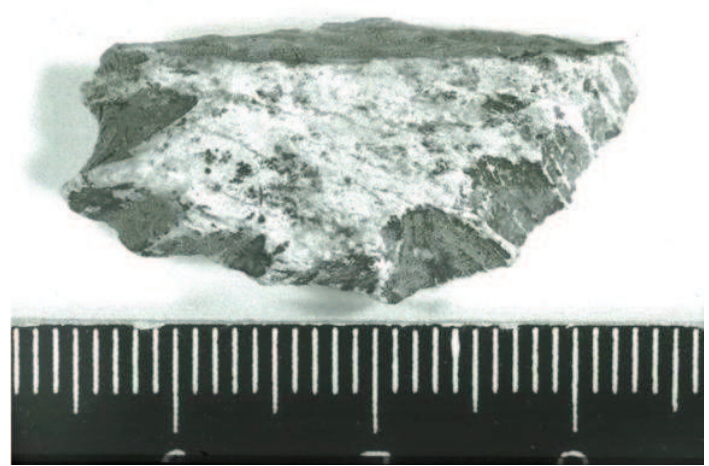


Fig. 6. Fragment d'os long modifié de mammifère de taille moyenne provenant du niveau de l'Âge de Pierre récent des grottes de Matupi (Congo). La pièce ressemble à un microlithe à bord abattu, mais il s'agit en réalité d'un os rongé par un porc-épic, d'un faux outil en os. Les porcs-épics sont de grands rongeurs qui aiguissent leurs incisives, à croissance constante, sur de la pierre tendre ou de l'os. (Photo © W. Van Neer.)

ture, les animaux peuvent également fournir des matériaux bruts tels que l'os, l'ivoire, la corne, les tendons, la peau, etc. Les objets finis et semi-finis ou les déchets des activités d'artisanat méritent d'être étudiés car ils permettent la reconstitution du processus de fabrication. Les animaux et leurs produits jouent souvent un rôle dans les pratiques religieuses ou rituelles, même s'il n'est pas toujours aisé à démontrer. Les animaux inhumés ou trouvés associés à des corps humains en sont des cas évidents. Parfois, les sites fournissent des restes d'espèces animales qui sont absents de la faune locale et dans ce cas fournissent des informations sur les mécanismes de commerce et d'échange du passé. Les cauris sont un exemple caractéristique de tels produits échangés sur de longues distances. Dans le cas de nourriture animale, le transport de longue distance ne sera possible que si une méthode de conservation lui a été appliquée (séchage, fumage, salage).

Manuel de terrain en Archéologie africaine



ÉDITEURS

Alexandre Livingstone Smith
Els Cornelissen
Olivier P. Gosselain
Scott MacEachern

COLLECTION DIGITALE

« DOCUMENTS DE SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES »

MUSÉE ROYAL
DE L'AFRIQUE
CENTRALE

Afrique

TERVUREN

COLOPHON

Cet ouvrage de la collection « Documents de Sciences humaines et sociales » est uniquement disponible en version en ligne sur le site internet du Musée royal de l'Afrique centrale : www.africamuseum.be

Ce projet a été soutenu par la Coopération belge au Développement (DGD).



Couverture : tombe dans la dépression de l'Upemba avec carroyage, 3.10.51. Photo © P. de Maret. Sanga 1974, figure extraite de de Maret, P. 1974. *Fouilles archéologiques dans la vallée du Haut-Lualaba, Zaïre*, vol. I : *Sanga et Katongo*. Tervuren : MRAC (coll. « Annales de Sciences humaines in 8° »), fig. 28, p. 128.

Responsable éditoriale : Isabelle Gérard (MRAC).

Mise en page de la couverture : Bram de Rudder (MRAC).

Mise en page intérieure : Mieke Dumortier (MRAC).

Traductions et relecture: Benoît Albinovanus, Nadine Devleeschouwer (MRAC), Fadhila Lemeur

ISBN : 978-9-4922-4428-4

Dépôt légal : D/2017/0254/07

© Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren 2017

www.africamuseum.be

Cette publication est sous Creative Commons Attribution 3.0 License (<http://creativecommons.org/licenses/by/3.0/>).



Toute demande concernant cette publication est à adresser au service des Publications du MRAC,
Leuvensesteenweg 13, 3080 Tervuren, Belgique.
publications@africamuseum.be

SOMMAIRE

AVAN-PROPOS	6
INTRODUCTION. Concevoir et écrire le passé de l’Afrique	7
Introduction. A. Livingstone Smith & S. MacEachern	8
Sur les traces de l’histoire africaine : sonder le passé à partir du présent. J. Sutton	10
L’archéologie en Afrique : qui définit les priorités ? S. K. McIntosh	15
Recherches académiques en Afrique de l’ouest : le cas du Sénégal. M. Sall	18
Perspectives africaines sur la recherche académique : le cas du Cameroun . C. Mbida Mindzie	24
CHAPITRE 1. Planifier un projet archéologique en Afrique	27
Introduction. A. Livingstone Smith	28
Organiser un projet international de recherche archéologique en Afrique. A. Haour & D. N’Dah	30
Gestion du patrimoine culturel en Afrique. P. Mitchell.	34
Étude de cas : gestion du patrimoine en Afrique centrale. N. Arazi	37
Archéologie de sauvetage et de prévention : routes, centrales thermiques et carrières. R. Oslisly	42
Gestion du patrimoine culturel en Afrique : le cas de l’IFAN au Sénégal. I. Thiaw	45
Relations avec les communautés locales. N. David	49
CHAPITRE 2. Trouver et décrire un site archéologique	53
Introduction. A. Livingstone Smith	54
La prospection archéologique en contexte urbain africain : Bangui. A. J.-P. Ndanga	56
Étude de cas: la forêt tropicale humide. M. K. H. Eggert	60
Prospections exploratoires au Sahel : un guide informel. K. MacDonald	65
Formations sociales anciennes : archéologie dans une métropole. A. Ogundiran & B. Agbaje-Williams	69
Prospections urbaines. J. Fleisher	76
Prospection archéologique, enregistrement et catalogage du matériel archéologique. P. J. Lane	79
Stratégie de reconnaissance et de fouille à grande échelle au Congo : Étude de cas. J. Denbow	86
Étude de cas : prendre part à une étude d’impact en tant qu’étudiant. P. Nlend	91
La prospection des sites funéraires. I. Ribot	94
Trouver l’art rupestre. B. Smith	97

CHAPITRE 3. Protéger et fouiller un site archéologique	101
Introduction. A. Livingstone Smith	102
La fouille de sites de l'Âge de la Pierre. R. Vogelsang	104
Sites villageois. H.-P. Wotzka	109
La fosse : fouille et analyse archéologiques. A. Assoko Ndong	116
Les fouilles en milieu urbain. J. Fleisher	121
Mégalithisme. L. Laporte	125
Sites Métallurgiques. C. Robion-Brunner & V. Serneels	129
La fouille des sites funéraires. I. Ribot	134
Inventorier l'art rupestre. B. Smith	138
Documenter et étudier un site d'art rupestre : le massif de Lovo. G. Heimlich	142
Gestion et conservation de l'art rupestre. B. Smith	146
 CHAPITRE 4. Analyser les vestiges matériels	149
Introduction. A. Livingstone Smith	150
Du terrain au laboratoire. D. Bosquet	152
Le catalogue des trouvailles. S. Ozainne	157
Interpréter les matériaux lithiques. N. Taylor	163
Étude de cas : analyse lithique de Shum Laka, province Nord-Ouest, Cameroun. E. Cornelissen	168
Analyse de la céramique. A. Livingstone Smith & C. de Francquen	173
Définir les styles de poterie. T. Huffman	180
Objets en fer. D. Killick	187
Cuivre. L. Garenne-Marot	190
Étude de cas : lingots de cuivre en Afrique centrale. N. Nikis	197
 CHAPITRE 5. Écofacts et études apparentées	203
Introduction. E. Cornelissen	204
Restes archéobotaniques. A. Höhn	206
L'archéozoologie en Afrique subsaharienne. W. Van Neer	210
Étude de cas : domestiqué ou sauvage ? V. Linseele	214
La couverture pédologique d'Afrique centrale. D. Schwartz	218
Étude de cas en milieu fluvial soudano-sahélien. M. Rasse	223
Restes humains. I. Crevecoeur	228
Datation par le radioc carbone. P. de Maret	232
C14 : Interpréter une date à titre d'exemple. E. Cornelissen, P. de Maret & D.K. Wright	236
Autres méthodes de datation radiométrique. D.K. Wright	237
Méthodes de datation relative. D.K. Wright	243

CHAPITRE 6. Du présent au passé	247
Introduction. O.P. Gosselain	248
L'approche historique directe. A. B. Stahl	250
Tradition orale. D. Schoenbrun	253
Linguistique historique. K. Bostoen	257
La méthode « mots et choses ». B. Ricquier	261
Objets d'art. J. Polet	264
Ethnoarchéologie. D. Lyons	270
Poterie et histoire orale dans le Faro. A. Mezop Temgoua Noumissing	275
Architecture. V. Brunfaut et J.-F. Pinet	280
La technologie céramique entre présent et passé. A. Mayor	286
Technologie comparée. O.P. Gosselain	292
Génétique et archéologie africaine. S. MacEachern	296
 CHAPITRE 7. Publier ses résultats de recherche	 301
Introduction. I. Gérard	302
Rédiger un manuscrit et préparer le processus d'évaluation par les pairs. P. Robertshaw	304
Où publier ? E.A.A. Garcea	307
Publication en ligne et Open Access. J.-P. Devroey	311
 CHAPITRE 8. Épilogue	 315
Le futur du passé sur le continent africain. P. de Maret	316

AVANT-PROPOS

Alexandre Livingstone Smith, Els Cornelissen, Olivier P. Gosselain & Scott MacEachern

Pierre de Maret a pris sa retraite de l'université en octobre 2015. Au vu de sa renommée internationale en tant qu'éminent chercheur, ses contributions scientifiques au domaine de l'archéologie africaine auraient pu être célébrées par un *Festschrift* réunissant un panel international d'amis et de collègues.

Toutefois, Pierre a également dédié une partie importante de sa carrière académique à la formation et au financement d'étudiant(e)s en archéologie africaine, dont plusieurs sont devenus des archéologues professionnels et occupent aujourd'hui des postes académiques.

Beaucoup de ces étudiant(e)s ont passé du temps au Musée royal de l'Afrique centrale, un institut scientifique belge auquel Pierre est associé depuis le début des années 1970. Outre la consultation de la documentation et l'analyse des collections, les étudiants sollicitaient souvent un avis pratique pour mener un travail de terrain en Afrique. Ils nous posaient des questions fondamentales – et critiques –, auxquelles les collègues et les amis de Pierre tentaient de répondre d'une façon efficace et claire. Ce processus nous a fait réaliser petit à petit qu'en dépit de la richesse des livres dédiés à l'archéologie africaine et à l'archéologie de terrain, il n'existait pas une publication spécifiquement consacrée aux pratiques archéologiques en Afrique. Ce constat, joint à notre souhait de commémorer l'investissement de Pierre dans la formation et la supervision de jeunes chercheurs, nous a menés à éditer un *Manuel de terrain en Archéologie africaine* fondé sur l'expertise de la communauté internationale à laquelle appartient Pierre.

Ce manuel traite de la manière de trouver, fouiller et étudier des sites archéologiques en Afrique subsaharienne. Il est évident que les méthodes archéologiques appliquées en Afrique ne diffèrent pas des méthodes de fouille connues ailleurs dans le monde et que tout étudiant ayant accès à l'internet peut facilement trouver des références sur la façon de faire du terrain. Mais connaître l'outil ne revient pas à implémenter cet outil. C'est précisément ici que réside la différence qu'apportent au manuel les contributions de professionnels expérimentés. Partager des conseils, décrire les pièges à éviter, contextualiser les méthodes de terrain et les orientations de recherche, tout cela leur permet d'aider les futurs archéologues africanistes à s'informer et à devenir autonomes sur le terrain.

Lisibilité et facilité d'accès furent des éléments clés. En premier lieu, nous souhaitions que le texte soit le plus clair et le plus succinct possible. Nous avons demandé aux auteurs de nous fournir de courtes contributions, tout en évitant le jargon, en se centrant sur des concepts et des méthodes essentiels et fondamentaux. Les références ont été réduites au strict minimum de sources clés et accessibles. Deuxièmement, afin d'atteindre le public le plus vaste possible, et plus particulièrement en Afrique, nous avons opté pour une publication en ligne et en accès libre, et ce en français et en anglais. Nous avons également décidé d'offrir la possibilité de télécharger chaque chapitre séparément, ce qui pourrait s'avérer utile là où l'accès à l'internet est coûteux et irrégulier.

Ce manuel n'est certainement pas parfait. Tous les sujets n'ont pas pu être couverts et il y a certes des recoupements entre certains chapitres – mais qui correspondent parfois à des perspectives différentes ou encore à d'autres conditions de terrain. Il est clair que le nombre des contributeurs et leur diversité entraînent un certain degré d'hétérogénéité stylistique, mais en même temps cela ouvre une perspective plus diversifiée sur le travail archéologique de terrain en Afrique. Ce manuel est donc un travail en cours, dont l'évolution reste en phase avec celles que connaît l'archéologie africaine.

Nous souhaitons remercier chaleureusement tous les auteurs impliqués dans ce projet particulier, ainsi que toutes les personnes qui les ont assistés directement ou indirectement. Nos remerciements vont tout spécialement à Isabelle Gerard et son équipe du Service des Publications au MRAC, ainsi qu'à la Direction générale de la Coopération belge qui a généreusement financé les traductions.

À Pierre, avec notre respect et notre estime pour tout ce qu'il a accompli jusqu'à présent.